

de Platon, ni les modèles fournis par Homère, Virgile et Plutarque, et que tout en conservant l'ardeur de la foi chrétienne, on peut être juste envers l'antique; on y trouve souvent, sous des formes et des couleurs qui appartiennent au temps, des vérités qui appartiennent à tous les âges. Prenons pour exemple ces vers du prince des poètes.

Cui non risere parentes

*Nec deus hunc mensa, deo nec dignata cubili est.*

Cette observation fine et judicieuse nous servira à confirmer notre opinion sur la cause de l'abaissement moral d'un homme célèbre, privé dès les premiers jours de son existence de l'influence maternelle, abandonné au loin à la dictature d'une nourrice, rendu à sa famille au bout d'un an ou plutôt déposé au milieu d'une société frivole, dont la célèbre Ninon présidait les fêtes et les plaisirs; il entre à l'âge des études sérieuses au collège des Jésuites; livré à leur enseignement et à leur éducation pendant sept ans, il rentre dans le monde sous le nom de Voltaire.

Si nous étudions maintenant cette figure, nous n'y trouvons aucun des traits qui expriment l'éducation faite par la mère, dont les traces se conservent indéfiniment chez celui qui en a savouré les pures émanations : la foi, mère de l'espérance, la pudeur, mère de la vertu.

Voltaire, dont les admirateurs ont dit que ses aptitudes étaient universelles, qu'il était doué du sens esthétique, a méconnu, disent les meilleurs critiques, les plus hautes sublimités de l'art : la Bible, Homère, Dante, Shakspeare.

D'après lui, la poésie de la Bible est du galimatias, Homère un beau parleur, la *Divine Comédie* un salmigondis qu'on a pris pour un beau poème, les tragédies de Shakspeare sont des farces monstrueuses.

On le voit, les paroles du maître régénèrent difficilement l'esprit de l'enfant, lorsque dès le berceau il a été privé de cette lumière pure, féconde qui rayonne de l'âme de la mère et illumine la conscience du fils.